

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES DEUX FRÈRES

XVII

LA FUITE DE NICOLAS—(Suite)

Nicolas s'en préoccupa peu. Sa provision de dattes était épuisée et il n'avait plus d'eau dans son outre. Il s'approcha du gourbi; les Arabes sortirent et vièrent à lui.

Nicolas avait déjà assez l'arabe pour échanger quelques mots, mais il craignit de se trahir par son accent, et il leur montra silencieusement son sac et son outre vides. L'un d'eux le regardait avec défiance, tout en lui apportant à boire.

—Toi Français, dit-il enfin.

—Oui, répondit Nicolas.

—Bono Français! répéta l'Arabe, qui appartenait à une tribu soumise.

Et Nicolas entra dans le gourbi et fut accueilli comme un frère. Les Arabes s'amuserent beaucoup du récit de son aventure, et trouvèrent fort plaisant qu'il eût échappé au chef des Hadjoutes en lui volant son cheval et ses armes.

Nicolas s'orienta. Il n'était plus qu'à dix lieues de Blidah, et Blidah était à nous. Mais lui dirent les Arabes, il rencontrerait ça et là des Arabes

voleurs, ou peut-être quelque tribu insoumise.

—Je ne crains que les voleurs, répondit-il en montrant l'anneau d'Aïcha et prononçant le nom d'Ali-Baboum.

Le nom d'Ali-Baboum avait sans doute une grande puissance, car, bien que soumis à la France, les Arabes du gourbi s'inclinaient.

Nicolas continua sa route. Comme il approchait d'un petit bois, dans lequel il était bien décidé à prendre quelques heures de repos, il entendit hennir un cheval, puis deux, puis trois; il aperçut

une troupe de six étalons entravés solidement, tandis qu'à quelque distance un beau jument noire se promenait en liberté. Un Arabe dormait enveloppé dans son burnous, couché sur le sol moussu, à peu près à égale distance des chevaux et de la jument. Nicolas s'arrêta brusquement.

—Je gage, dit-il, que voilà mon voleur de chevaux, le même qui a failli me faire dévorer par les chiens de la tribu.

Et il se laissa glisser à bas de son cheval et s'approcha sans bruit de l'Arabe qui dormait profondément, son fusil et son yatagan à portée de sa main.

XVIII

LE CODE MILITAIRE

Il y avait près de quinze jours que la déplorable expédition que nous avons racontée avait eu lieu.

Un seul homme paraissait avoir vécu sur les dix envoyés à Bli-

dah. C'était le sous-lieutenant de G... Il était arrivé à Blidah demi-mort, couvert de blessures et son uniforme en lambeaux. On désespérait de sa vie, et dans le 1er régiment de chassours



Il marchait avec précaution.

d'Afrique on pleurait le brigadier Nicolas comme mort. Celui qui se montrait le plus inconsolable, c'était le soldat Rossignol. Rossignol disait tout haut que, si on l'avait laissé partir, son ami ni les autres ne seraient pas morts, et qu'il avait toujours porté bonheur à une expédition.

Aussi, pour noyer son chagrin, s'était-il rejeté de plus belle dans l'ivresse.

Et quand Rossignol était ivre — il ne buvait que de l'absinthe — il méconnaissait la discipline, et il fallait toute l'indulgence de ses chefs et le bon vouloir de ses camarades pour lui éviter de terribles punitions.

Or, un matin, comme on sonnait le boute-selle, Rossignol refusa de monter à cheval.

Sous quel prétexte ? Nul ne le sut au juste.

Il se borna à répondre qu'il était prêt à aller à la salle de police.

Il fut puni de quinze jours de consigne.

Mais une heure après, on vit accourir un cavalier dans le lointain. Le cavalier, on le devine, c'était Nicolas.

Il n'était plus monté sur l'alezan rubican du chef hadjoute, mais sur la jument d'Ali le voleur de chevaux.

Ali avait subi la peine du talion :

Nicolas, que nous avons vu s'approcher de lui pendant son sommeil, l'avait subitement saisi, maintenu sous son genou et l'avait garrotté solidement.

L'Arabe, stupéfait, n'avait pas prononcé un mot.

Ensuite, Nicolas avait délié les entraves qui retenaient les chevaux captifs, puis il les avait attachés ensemble ; et, montant la jument de l'Arabe, il avait jeté ce dernier en travers de la selle.

On vit donc arriver au camp Nicolas et les huit chevaux, dont six avaient été volés à l'escadron. Ce fut un triomphe :

Nicolas raconta ses aventures, sa courte captivité ; on apprit que jusqu'alors, le sous-lieutenant de G... n'avait point succombé à ses blessures.

Le commandant de l'expédition porta le brigadier à l'ordre du jour, et lui laissa entendre que les galons de maréchal des logis ne tarderaient pas à arriver.

Mais Nicolas demanda des nouvelles de Rossignol, apprit qu'il était au cachot et sollicita sa grâce.

Pour la première fois le commandant fut inflexible. Il fallait, disait-il, mettre un terme à l'insubordination de cet homme, qui n'était un bon soldat que sur le champ de bataille.

Mais Rossignol, qui se trouvait enfermé dans une sorte de baraque à l'extrémité du camp, avait entendu tout le bruit et les cris de joie qui avaient accueilli le retour de Nicolas. Alors son ivresse devint furieuse. Il voulait voir son ami, et comme on refusait de lui ouvrir, il se mit à ébranler les portes de la baraque.

Un sous-officier, accourut à tout ce vacarme, essaya de le calmer. L'ivrogne répondit par des injures. Il fallut le mettre aux fers.

Le soir, son ivresse n'était point calmée, mais une sorte d'atonie avait succédé à sa fureur. Le commandant lui fit retirer les fers et voulut l'admonester lui-même.

Rossignol parut l'écouter avec attention et se repentir de sa conduite.

Le lendemain, grâce aux sollicitations pressantes de Nicolas, sa punition fut levée.

Mais Rossignol était si heureux de revoir son ami, qu'il ne

put résister au besoin de l'emmener chez le cantinier. Malgré ses camarades, malgré Nicolas, Rossignol se grisa de nouveau.

Il en était arrivé à cette période terrible où l'ivrogne se soûle avec un verre d'eau rougie.

Alors, il se souvint qu'on l'avait mis aux fers, et toute sa colère se concentra sur le sous-officier qui avait essayé de le calmer.

Il y a de terribles hasards dans la vie du soldat. Le malheur voulut que le sous-officier entrât dans la cantine au moment où Rossignol se répandait en injures contre lui. Ce dernier se leva menaçant, avant que ses camarades n'eussent pu s'interposer. Puis marchant droit au sous-officier :

— Si tu veux oublier tes galons, lui dit-il, nous allons nous flanquer un coup de sabre.

Le sous-officier répondit à cette provocation en infligeant à Rossignol quinze jours de consigne.

Rossignol, hors de lui, tira son sabre et le plongea jusqu'à la garde dans la poitrine du sous-officier qui tomba pour ne plus se relever.....

Le code militaire est inflexible. Un mois après, le cavalier Rossignol fut traduit devant un conseil de guerre à Alger, et eut la peine de mort.

Depuis un mois, le pauvre Nicolas ne vivait plus. Il savait le sort qui attendait son ami et ne se faisait aucune illusion sur la clémence royale.

Il obtint la permission de voir son ami après sa condamnation.

Rossignol était calme et résigné à mourir.

Les deux soldats, frères d'armes depuis six ans, s'entretenaient longtemps ensemble.

Au moment des adieux, et comme Nicolas sanglotait, Rossignol lui dit :

— Camarade, tu ne me refuseras pas un dernier service, n'est-ce pas ?

— Parle, répondit le brigadier d'une voix entrecoupée.

— Tu assisteras à mon exécution, n'est-ce pas ?

Et comme il faisait un geste de dénégation et de désespoir, Rossignol ajouta :

— Si tu es là, je mourrai bien, je te le promets.

Nicolas inclina la tête et promit.

L'exécution eut lieu le lendemain :

On conduisit Rossignol sur la place du Gouvernement, un détachement de tous les corps composant la garnison d'Alger formait la haie.

Rossignol marchait d'un pas ferme, la tête haute. Au premier rang des soldats, il aperçut un homme pâle et chancelant que deux hommes de son régiment soutenaient, car il ne pouvait se tenir debout : c'était Nicolas.

— Merci ! lui cria-t-il, et au revoir !

Il refusa qu'on lui bandât les yeux, et selon la coutume il voulut commander le feu lui-même.

Au moment où Rossignol tomba, Nicolas s'évanouit. On l'emporta à l'hôpital où un accès de fièvre chaude le prit, et pendant quinze jours on désespéra de le sauver.

Mais la vie a de profondes racines chez un homme de vingt-sept ans, qui s'est trempé au soleil et aux glorieuses fatigues de la terre d'Afrique.

Nicolas ne mourut pas, comme on va le voir, par cette lettre empreinte d'une mélancolie profonde que reçut un matin le brigadier de gendarmerie Michel Legrain.

« Mon cher protecteur,

Nous partons demain pour une expédition dans la Kabylie. J'espère y mourir de la mort du soldat, car la vie est devenue pour moi un fardeau.

J'avais deux amis au régiment : mon sous-lieutenant et un pauvre camarade appelé Rossignol. Mon sous-lieutenant est mort de ses blessures après une agonie de soixante-deux jours. Mon pauvre et bon Rossignol a été fusillé il y a trois semaines sur la place du Gouvernement, à Alger.

Si je n'avais encore deux mois à attendre pour avoir fini mon congé, si j'étais libre, peut-être en pensant à vous, à la bonne madame Legrain, à notre pauvre pays de Sologne, aurais-je la force de vivre.

Mais cette terre d'Afrique où j'ai versé mon sang m'est devenue odieuse, et je crois qu'elle sera mon tombeau :

Je vous ai écrit ma courte captivité parmi les Arabes, le jour de mon retour au camp.

Je vous ai fait l'aveu de ce sentiment bizarre, inexplicable que j'avais éprouvé en voyant cette femme que, sans doute, je ne reverrai jamais.

Eh bien, malgré ma douleur, ce sentiment étrange vit encore au fond de mon cœur.

J'aime sans espoir la femme Maure, et c'est peut-être aussi pour cela que je veux mourir.

Pardonnez-moi donc et dites à madame Legrain, si jamais vous apprenez que je me suis fait tuer bravement à la tête de mon peloton, qu'elle sera bien bonne de ne pas m'oublier dans ses prières, la sainte femme qu'elle est.

Adieu encore !

Votre fils d'adoption.

NICOLAS. »

Le lendemain le jeune brigadier partait pour la première expédition de la Kabylie et il ne reçut pas cette réponse simple et laconique du vieux brigadier :

« Mon cher enfant,

Un soldat doit affronter la mort et ne jamais le chercher. Mourir pour son pays est un devoir, aller au-devant de la mort pour s'arracher à des douleurs personnelles est un crime. »

XIX

JEAN LAPIN ET LE FORCÔT

Il y a vingt ans, le voyageur qui s'endormait le soir, en sortant d'Auxerre, sur la grand'route de Paris à Lyon, s'éveillait aux premiers rayons du soleil de l'autre côté de la petite ville d'Avallon, au pied d'une côte si roide que le conducteur ne manquait pas d'ouvrir la portière de chaque compartiment en disant :

— Messieurs les voyageurs seraient bien aimables de monter la côte à pied :

D'ordinaire on ne se faisait pas prier.

Il fallait une heure pour arriver au sommet de la montagne. Mais, arrivé là, le voyageur s'arrêtait surpris et comme dominé par la sauvage splendeur du paysage qu'il avait sous les yeux.

Derrière lui, Avallon, vieille ville fortifiée, nid d'aigle arrondi sur un rocher, au bas duquel un torrent clapote sur des cailloux bleus.

A droite et à gauche de grands bois.

Devant lui les premières collines, les vallons solitaires et les ruines féodales du pays morvandiau.

Le Morvan, ancienne province française, a été morcelé en quatre départements. L'Yonne, la Côte-d'Or, Saône-et-Loire et la Nièvre en ont pris chacune un lambeau.

Mais en dépit des officiers d'état-major et de la carte de France, le Morvan est resté un, indivisible, et qu'il soit Bourgogne ou Nivernais, il est le Morvan. C'est l'Ecosse du centre de la France ; il a ses montagnards, ses paysages abrupts, son sol couvert de forêts à demi vierges, et ses habitants aux mœurs primitives et presque sauvages.

Les grands bois du Morvan sont impénétrables ; les repris de justice y trouvaient un abri. Quand un homme de la haute ou de la basse Bourgogne a commis quelque méfait, il se réfugie en Morvan.

A part la passion du braconnage, le Morvandiau est honnête ; mais il avait alors si grande horreur des gendarmes, qu'il donnait l'hospitalité à quiconque était poursuivi par eux.

La nuit, des hommes à figure sinistre venaient rôder autour des fermes et faisaient entendre un coup de sifflet particulier.

Au bruit, les portes s'ouvraient et on venait au-devant d'eux. On leur donnait du pain, une bouteille de vin, un morceau de lard, quelquefois de la poudre et du plomb.

Les uns étaient des déserteurs, d'autres des soldats réfractaires, d'autres des braconniers qui cherchaient à se soustraire à un emprisonnement. Par-ci, par-là, il se trouvait un voleur, voir même un assassin venu de loin. Mais le paysan Morvandiau avait pitié de quiconque avait des démêlés avec la gendarmerie.

Or, un soir de l'année 1845, en novembre, et le lendemain du jour des Morts, la terre était couverte d'un linceul blanc. L'hiver s'annonçait précocement et rigoureux, des bandes de grues avaient, tout le jour, traversé l'espace, rangées en triangle et faisant entendre leurs cris plaintifs.

Un homme cheminaient à la lisière d'un bois au fond du plus sauvage vallon de la contrée.

Il marchait avec précaution, cherchant de préférence les endroits où la terre, protégée par le feuillage des arbres, n'était pas recouverte de neige, cherchant ainsi à faire disparaître le plus possible la trace de ses pas.

Il était vêtu d'une blouse déchirée, coiffé d'une casquette sans visière et chaussé de mauvais sabots, dans lesquels il avait ses pieds nus. Un fusil et un carnier derrière lui, un chien de mauvaise mine, affreux produit d'une lice et d'un chien de vacher, disaient sa profession.

C'était un braconnier doublé d'une condamnation et qui ne sortait plus que la nuit.

La vallée qu'il suivait allait se rétrécissant et paraissait fermée par des roches de granit rougeâtre qui semblaient en faire un cul de sac. Au-dessus des roches croissaient quelque châtaigniers rabougris.

Le châtaignier est une essence d'arbre commune au Morvan.

Quand il fut au pied des rochers, le nocturne voyageur s'arrêta. Il n'était pas tout à fait nuit, il n'était déjà plus jour. Le ciel était gris et bas, le froid vif.

L'homme au chien s'arrêta donc, frappé par des empreintes qu'aux dernière lueurs du crépuscule il venait d'apercevoir sur la neige. Ces empreintes étaient celle d'un pied d'homme assurément mal chaussé, car, tandis que le talon s'enfonçait nettement, la semelle semblait avoir une solution de continuité et laissait passer un orteil qui marquait profondément sur la neige. C'était le pied gauche.

La chaussure du pied droit était intacte.

L'homme au chien ne put retenir une exclamation de colère :

— Allons ! dit-il, quel est donc ce gibier à gendarme qui vient fréquenter mon canton ? Je n'étais déjà pas si en sûreté tout seul... Vous verrez que quelqu'imbécile qu'on recherche pour une peccadillo, me fera prendre par les gendarmes qui sont après lui. Et j'ai un rude compte à régler, moi !

Comme il murmurait tout bas ces paroles, l'homme au chien tressaillit.

Quelque chose venait de se mouvoir au-dessus des roches, et la silhouette d'un homme se dressa et se dessina nettement sur le ciel gris, entre deux troncs de châtaigniers.

Le chien fit entendre un sourd grognement et le braconnier porta vivement la main à la poignée de son fusil.

Après voir pris ainsi ses précautions et s'être mis en défense, l'homme au chien attendit.

Alors celui qui venait de se dresser au milieu des roches, se mit en mouvement et, de rocher en rocher, descendit jusqu'à la plaine.

Puis il marcha droit à celui qui s'était arrêté.

Le chien qui était venu se placer devant son maître, hérissait son poil fauve et continuait à gronder sourdement.

— Halte ! cria tout à coup le braconnier.

Et il porta son fusil à son épaule.

L'homme qui descendait des rochers s'arrêta.

Mais les malfaiteurs, de quelque pays qu'ils soient, se comprennent d'un mot et d'un geste, et n'ont pas toujours besoin de l'argot, cette langue des bagnes et des prisons, pour se donner sûrement la main.

Le nouveau venu cria à l'homme au chien :

— Me prends-tu donc pour un gendarme ?

Ces mots voulaient tout dire. Ils signifiaient à la fois que celui qui les prononçait était hors la loi, et que celui à qui il les adressait lui paraissait être dans la même situation.

L'homme au chien remit son fusil sur son épaule et cria :

— Avance alors, camarade.

Le nouveau venu fut près de lui en quatre enjambées. Quant au chien, il cessa de gronder, comme s'il eût compris que son maître et l'inconnu allaient bientôt s'entendre.

L'homme au chien regarda ce dernier avec une curiosité défiante.

C'était un garçon de trente-quatre à trente-cinq ans, de taille moyenne et d'une complexion nerveuse et sèche. Il marquait mal, comme eussent dit les gendarmes, et par conséquent il plut tout de suite à l'homme au chien. Ses vêtements en lambeaux étaient ceux d'un ouvrier des villes.

Il avait pour toute arme apparente un gros bâton noueux et très-court,

L'homme au chien lui dit :

— Qui es-tu, camarade ?

— Un pauvre diable qui n'a pas mangé depuis hier, répondit-il.

— D'où viens-tu ?

— De loin, fit l'inconnu avec défiance, et dans ce damné pays on trouve une maison de six lieues en six lieues.

— Tu n'es donc pas du pays ?

— Non.

L'homme au chien continua à regarder l'inconnu avec un sentiment de défiance.

— Ah ! c'est vu, dit-il enfin, faut se méfier par le temps qui court. Ces brigands de gendarmes pronnent souvent des déguisements.

— Tu évites donc les gendarmes, toi, camarade ?

— Oui, certes.

— Et la chasse... est-elle bonne ?

— Ça dépend du gibier qu'on trouve, répondit l'homme au chien.

Il avait toujours la main gauche sur la poignée de son fusil

— Dis donc, camarade, reprit le nouveau venu, est-ce que tu ne serais pas Jean Lapin ?

L'homme au chien fit brusquement un pas en arrière et son fusil passa de son épaule dans ses deux mains.

— Eh ! tu sais mon nom, toi ? fit-il, et comment le sais-tu, camarade ?

Alors le nouveau venu se mit à rire.

— Je suis un compagnon, dit-il.

Le mot *compagnon* est pris de deux façons en France et par tous pays français. L'ouvrier qui fait son *tour de France* est un compagnon. Mais le prisonnier et le forçat se donnent entre eux le même nom, et Jean-le-Lapin que, par abréviation on appelait le Lapin seulement, ne s'y trompa point.

— Ah ! dit-il, vraiment... et tu reviens de là-bas ?

— Oui.

— Mais comment peux-tu me connaître, moi, reprit Jean Lapin, je ne suis jamais allé là-bas ?

— J'ai entendu parler de toi ce matin pour la première fois

— Par qui ?

— Par les gendarmes. Il paraît que si on te pince, ton compte sera bon.

— Tu sais donc l'affaire, toi ?

— C'est les gendarmes qui l'ont racontée, et même qu'ils m'ont donné six sous et du tabac.

— Mes compliments, dit Jean Lapin ; tu enfonces les gendarmes comme ça, toi ?

— Oui, mais j'avais encore ma brouette.

A ces derniers mots, l'homme au chien regarda le forçat évadé avec étonnement.

Mais celui-ci reprit :

— J'ai faim et j'ai soif, compagnon. N'as-tu donc rien dans ton carnier ?

— Pas une croûte ; mais puisque tu es un ami, viens avec moi.

— Où donc ça ? demanda le forçat.

— Dans une maison où je vais aux provisions depuis quinze jours. Oh ! il n'y a pas de danger qu'on me vende !

— C'est-y sûr, ça ?

— La femme en tient pour moi, comprends-tu ?

— Est-ce loin ? fit le forçat qui était affamé.

— Un quart d'heure de chemin.

L'homme au chien et le forçat se mirent à marcher côte à côte.

Seulement le premier se ravisa :

— Marche derrière moi, dit-il, et tâche de mettre la motié de ton pied dans l'empreinte des miens. Si les gendarmes passent par ici, ils n'y verront goutte. Ça ne nous empêchera pas de jaser. Tu dis donc que tu as rencontré les gendarmes.

(A CONTINUER.)

Commencé le 11 mars.

LA DUCHESSE DE NEMOURS

DEUXIÈME PARTIE

V

MADAME BLANCHE.—(Suite.)

C'était vers la fin de cette journée, on approchait des murs de Paris, le crépuscule du soir voilait déjà les objets : l'escorte s'arrêta dans une auberge pour boire le coup de la bruno. Dans l'auberge il y avait déjà des hommes d'armes attablés, qui appartenaient à la suite de Thibaut de Ferrières, revenant après avoir accompli la mission que le comte de la Marche lui avait confiée.

Au moment où Madame Blanche mettait pied à terre elle sentit une main se poser sur son bras.

— Suivez-moi, dit à son oreille une voix connue, et vous allez entendre quelque chose qui vous regarde.

Blanche d'Armagnac se retourna, c'était le soldat Jérôme Ripaille. Il la conduisit dans la salle commune où les compagnons de Thibaut de Ferrières étaient attablés avec des soldats du roi. Au *xve* siècle, nos auberges ne brillaient point par le luxe de l'éclairage. Blanche et Jérôme purent s'asseoir dans un coin sans exciter l'attention des buveurs.

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis, mon brave ? demandait en ce moment Thibaut de Ferrières à un soudard.

— J'étais de garde ce matin au retrait de notre sire le roi, répliqua le soldat, et j'ai tout entendu de mes oreilles.

Blanche écoutait.

— Mais ce sont donc des fous, que ceux qui entourent Charles de France ! s'écria Thibaut.

— Bah ! répondit le soldat, ils disent que messire Olivier n'osera pas !

Il y eut un silence, après quoi Thibaut de Ferrières reprit en baissant la voix :

— Et combien seront-ils pour cette belle équipée ?

— Douze, en comptant le roi, Messire.

— Leur costume ?

— Tout noir, excepté le roi, qui portera au chaperon les couleurs de sa dame,

— Tableu ! s'écria Thibaut en riant, je lui connais plus d'une fiancée, à notre bon petit sire ! Il y a d'abord la fille de Maximilien d'Autriche, qui mange et boit comme une grosse Allemande qu'elle est, en l'hôtel royal des Tournelles. Il y a ensuite la duchesse Anne de Bretagne, qui fait route vers Paris, le long de la Loire, en habits d'accordée, maintenant, voilà qu'il s'agit de madame Blanche d'Armagnac ! je vous dis que si nous le laissons faire, il finira par devenir un diable à quatre ! à moins qu'on ne l'arrête en chemin... Quelles armes auront-ils ?

— L'estoc et la dague.

Quand et comment comptent-ils exécuter leur coup ?

— Au moment où Graville et madame Blanche sortiront du palais de Salomon pour gagner le temple.

Thibaut paya le soldat et se leva vivement.

— Holà ! mes compagnons, à cheval ! s'écria-t-il, si messire Olivier n'ose pas, j'irai, moi jusqu'à madame Anne, duchesse de Bourbon... En avant !

Ils sortirent du cabaret en tumulte et se mêlèrent à l'escorte commandée par Tarchino.

Ces deux excellents serviteurs de Graville, Vincent Tarchino et Thibaut de Ferrières, étaient rivaux. Chacun d'eux avait sa route tracée : Tarchino voulait détruire les derniers Armagnacs pour arriver à la possession des fiefs de Nemours ; Thibaut de Ferrières, niait l'existence de la duchesse Isabelle et de son fils Jean, traitait de folie les appréhensions de Tarchino et conseillait à Graville de quitter ce terrain de procédure, où il s'embourbait, pour tenter les chances plus hardies de la politique.

Thibaut était toujours l'âme damnée de madame la régente. Au fond de l'intrigue qu'il menait il y avait une révolution. En passant sur deux cercueils dans l'un desquels serait le petit roi, dans l'autre Louis, duc d'Orléans, la fille de Louis XI pouvait arriver au trône.

Et alors quelles bornes assigner à la fortune de Graville ?

Blanche ne devinait pas tout cela. Elle rapportait les paroles entendues à la jalousie de messire Olivier, mais elle n'en restait pas moins épouvantée : il s'agissait de la vie du roi !

Elle était seule, elle n'avait point d'ami à qui se confier ; un instant le découragement s'empara d'elle.

Mais avant que l'escorte se remit en marche, elle entendit le trot d'un cheval qui sonnait contre les pierres de la route.

Elle releva la tête, son regard s'éclaira. Sur le cheval il y avait un bel enfant à la blonde chevelure.

Il sera là cette nuit !... pensa-t-elle.

Et il lui sembla que tout danger avait disparu, et qu'elle pouvait confier à son petit héros la garde du roi de France.

Pensez que voilà une jeune fille bien raisonnable et un monarque admirablement gardé !

Revenons à la fête. Jean le Blond était resté tout étourdi du brusque congé que lui avait donné sa dame à la porte du palais de Salomon. La fin de l'entrevue avait gâté toute sa joie ; il ne songeait plus, l'ingrat, à ce qu'on avait fait pour lui ; sa tête en travail ne se forgeait que des inquiétudes et des terreurs.

— Le roi ! répéta-t-il, mais si le roi allait l'enlever pour tout de bon !

Un petit rire mignon et moqueur éclata tout auprès de son oreille ; il se retourna et reconnut à ses côtés la tournure gracieuse de Marie d'Argennes.

— Il paraît que mon souhait ne s'est pas réalisé, beau sire, dit la jeune fille. Sainte patronne ! vous êtes un homme bien malheureux !

Elle riait plus fort, et Jean le Blond ne savait trop s'il devait rire avec elle ou se fâcher ?

— Mon jeune sire, reprit Marie d'Argennes d'un ton sérieux, il ne faut pas gâter les enfants, car ils poussent bientôt l'exigence jusqu'à la folie. Le roi n'enlèvera pas madame Blanche qui portes les habits d'une dame d'atour ; s'il enlève quelqu'un, ce sera mon amie et compagne, Berthe de Sauves, qui est déguisée en reine de Sabo. Ayez donc l'esprit en repos, et songez que l'occasion perdue ne se retrouve jamais. Les faveurs de dame fortune vous ont comblé aujourd'hui, qui sait si la capricieuse déesse vous reconnaîtrait demain ? Votre tâche est tracée, remplissez-la vaillamment.

Son bras tendu désignait le quadrille des chevaliers noirs.

— Veillez, ajouta-t-elle, ne perdez pas de vue l'enfant aux couleurs pourpre et azur : vous avez là, tout près de vous, votre bonheur ou votre malheur.

Les dernières suivantes de la reine de Saba franchissaient en ce moment le seuil du palais ; Marie d'Argennes se mêla parmi elles et Jean le Blond resta seul de nouveau.

La foule, qui avait assisté au défilé, s'éclairait peu à peu : il y avait tout autour du palais des pavillons avec tables et sièges, où les gens sages pouvaient prendre des rafraîchissements, tandis que les fous dansaient. Jean le Blond s'assit à une de ces tables et s'arrangea de manière à ne point perdre de vue le quadrille des chevaliers noirs.

VI

OU TRANQUILLE SE FACHE

Tarchino avait entraîné Tranquille jusque dans le palais ; ceux qui l'auraient vu remorquer ainsi le pédagogue, qui ressemblait plus encore qu'à l'habitude à un homme privé de raison, se seraient demandé, sans pouvoir résoudre la question, ce que l'Italien rusé voulait faire de ce pauvre diable. Tranquille se laissait mener ; il restait un peu en arrière de son guide comme ces enfants qui vont grondant et s'accrochant à la jupe de leur bonne.

Les événements de cette nuit étrange se mêlaient dans le cerveau de Tranquille. Il essayait bien de réfléchir, mais tout était désordre et confusion au dedans de son esprit. Il allait, les yeux perdus dans le vide, tâchant de se reprendre parfois à un éclair de pensée et n'y pouvant point parvenir.

Le voyage, l'auberge, dont le traître Guillaume de Soles avait ouvert les portes à madame Isabelle, le rêve d'or, — puis ce palais de lumières après la course rapide au milieu de la nuit, ces chants, ces danses, ces femmes d'Orient, l'anneau de Salomon passé à son cou par le lion gigantesque, — ce premier miracle qui l'avait rendu invisible, cet autre miracle qui lui avait montré, tour à tour, son fils et sa fille, les portraits vivants de Marion, sa femme, — puis encore cet homme, ce Tarchino qui lui criait sans cesse de songer au fils de son maître !

C'était trop ; de guerre lasse, Tranquille tâchait de s'endormir dans cette inertie qui était son refuge ordinaire, mais tout à coup, il eut un brusque réveil, parce que l'Italien lui prit les deux épaules et le secoua rudement.

— Le voilà ! s'écria-t-il après avoir traversé tout le palais de Salomon et en sortant par la porte qui avait donné entrée tout à l'heure à Blanche. Empare-toi de lui, bonhomme, et ne le lâche plus !

Tranquille jeta son regard alardi de tous côtés ; il ne vit d'abord que l'horizon mouvant de la foule et sous ses pieds, au bas du perron, des groupes de buveurs attablés dans les pavillons hospitaliers.

Mais quand il aperçut enfin Jean le Blond, Tarchino n'eut plus besoin de le pousser en avant. Tranquille ne s'arrêta point au déguisement de son élève, peut-être ne vit-il même pas la galante parure, ouvrage de Marie d'Argennes et de ses compagnes, ces choses-là ne le touchaient pas ; il descendit le perron en trois sauts, maladroits et saccadés, au risque de se casser le cou, et s'élança sur Jean le Blond comme le vautour sur sa proie.

— Ah ! malheureux enfant ! s'écria-t-il en lui saisissant les deux mains, pourquoi nous as-tu abandonnés ?

Jean le Blond s'était jeté à son cou ; il n'eût pas ombragé de meilleur cœur le plus aimé des pères. Tranquille riait et pleurait à la fois.

— Et ma mère ? s'écria Jean le Blond, parle-moi bien vite de ma mère !

— Malheureux enfant ! répétait Tranquille, tout seul depuis le pays de la Marche jusqu'à Paris !... Qui t'a enseigné ton chemin ?

— Je vous en prie, ami, interrompit Jean le Blond, parlez-moi de ma mère !

— Elle est venue, prononça tout bas Tranquille, elle a fait la longue route au risque de sa vie... Car, tu ne sais pas, et je ne peux pas te dire, moi... Tu n'es pas comme les autres. Ce qui serait, pour le premier venu, une folie de jeunesse, pour toi c'est presque un crime !

Jean le Blond avait un œil sur le quadrille noir, un autre sur son vieil ami, empaqueté dans sa pauvre soutanelle et debout près de lui. Tarchino, après les avoir examinés un instant, avait laissé un garde du palais en observation au bas du perron et s'était esquivé à toutes jambes.

Sa partie marchait presque aussi bien que celle de Thibaut de Ferrières. Si Thibaut avait pris parfaitement ses mesures, nous savons que Tarchino n'avait point négligé les siennes. Ce sire Olivier de la Marche, était en vérité bien heureux d'avoir des serviteurs si dévoués et si ardemment occupés de sa fortune !

— Ami, dit Jean le Blond, je ne suis plus un enfant, et il serait temps de ne plus me parler en énigmes.

Tranquille le regarda tout surpris.

— Tu n'es plus un enfant ? répéta-t-il comme s'il eût cherché à se bien rendre compte du sens si clair de cette phrase, c'est vrai. Tu as peut-être raison, et du moins voilà que ta taille est celle d'un homme... mais Seigneur Jésus ! je n'avais pas vu cette grande épée à ta ceinture ! Est-ce que tu peux la soulever ?

Par un mouvement de fanfaronnade juvénile, Jean le Blond se leva, dégaina et brandit le pesant estoc d'une main exercée.

— Oh ! murmura Tranquille qui ferma les yeux à demi, ce vieux sang des chevaliers ne peut donc pas mentir ! Ils apprennent à se servir du fer comme le lion apprend à rugir !

— Assez ! enfant, dit-il avec une parole plus triste, celui qui se sert de l'épée, périt par l'épée. Ta mère est non loin d'ici, elle t'attend, viens la consoler.

Le premier mouvement du jeune homme fut d'obéir à cet appel et l'on eût dit qu'il allait devancer Tranquille, mais il ne fit qu'un pas et il s'arrêta, parce que son regard tomba sur le quadrille noir.

— Je ne puis, balbutia-t-il en détournant la tête ; bientôt, dans quelques heures, ami, je te suivrai... mais, à présent, je ne puis.

— Ah ! dit Tranquille avec un étonnement naïf qui frappa le jeune homme en plein cœur, plus fort et mieux que le plus amer de tous les reproches. Ah ! tu ne peux pas venir auprès de ta mère qui pleure ?

Jean le Blond baissa la tête ; il ne répondit pas.

Ici comme partout, Tranquille, avec sa figure de l'autre monde et son ridicule costume, avait le privilège d'attirer tous les regards : Lest ables voisins commençaient à s'emplir ; on venait voir ce grotesque qui semblait remplir le rôle de Mentor auprès du page le plus glamment attifé qui fût à la cour du roi

Salomon, et ceux qui devaient tout présenter qu'il sortirait de là quelqu'une des surprises de la fête.

C'étaient du reste des gens de pou. Tout ce qui tenait un état honnête à la cour et dans la ville se trouvait en ce moment à l'intérieur du merveilleux palais. La reine de ce séjour, celle qui devait, suivant le programme, faire les honneurs du festin était madame Anne de Beaujeu, duchesse de Bourbon, régente de France. Elle avait consenti à se charger du rôle de la fille du Pharaon d'Égypte, épouse de Salomon et reine d'Israël; Graville était trop excellent courtisan pour n'avoir point concentré dans ce palais tout l'effort de sa fastueuse élégance. Dans la salle d'honneur, soutenue par ces colonnes de jaspe lourdes et courtes qui donnaient un caractère si particulier à l'architecture primitive de l'Orient, des tables splendidement ornées s'étendaient à perte de vue; la lumière jaillissait du marbre des murailles sous formes de bouquets de fleurs; de toutes parts les parfums brûlaient dans les vasques écrasées des cassolettes babyloniennes.

Le vin était servi dans des urnes d'or par de belles jeunes filles qui avaient des ailes d'ange, et sur toutes ces féeriques délices planait une musique mystérieuse, exécutée par des concertants invisibles. L'opulente profusion des mets était, bien entendu, en rapport avec le luxe des accessoires. De mémoire de gourmand on ne se souvenait point d'avoir ouï parler d'un réveillon si beau; et pourtant autour de ces tables brillantes une gêne régnait.

Vous savez avec quelle rapidité se propagent certaines nouvelles: un bruit commençait à courir; on parlait vaguement d'une disgrâce qui menaçait Olivier de Graville, et l'on disait: « Voyez! Madame la régente n'est pas venue! »

En effet, le siège réservé pour l'épouse légitime de Salomon restait vide; en revanche, le siège qui lui faisait face était occupé dignement par la maligne Berthe de Sauves, qui riait sous la longue barbe de son masque et qui s'amusait fort des honneurs dont on la comblait, pendant que la véritable reine de Saba, madame Blanche d'Armagnac, était assise à quelques pas du trône, et perdue dans la foule des suivantes.

Thibaut de Ferrières était à côté de messire Olivier, éblouissant sous le costume de Salomon et lui parlait à voix basse. Vers le milieu du repas, le vaillant capitaine Tarchino s'approcha de Graville et lui dit:

— Quand monseigneur voudra se convaincre de la vérité de mes paroles, il s'esquivera et me suivra... je lui ferai voir de ses yeux son ennemi vivant.

— On n'a point de nouvelles de Madame la régente? murmura Graville, incapable de dissimuler la pensée qui l'assiégeait.

— Si fait, messire, répliqua Tarchino, on prétend, mais vous savez ce que valent ces oui-dire, on prétend que madame Anne a demandé si les planches et madriers de l'échafaud qui servit pour Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, étaient encore en état de faire leur office.

Graville se retourna et regarda son confident en face.

— Pourquoi ne m'avais-tu pas dit que le duc d'Orléans était à Paris? murmura-t-il.

— J'arrive de loin, comme vous, monseigneur, répliqua Tarchino, et je ne vous dis qu'une chose: Ceux qui vous conseillent d'attaquer le roi, sont des insensés ou des traîtres.

Graville se retourna et vit que bien des regards étaient fixés sur lui.

— Ne t'éloigne pas, dit-il à Tarchino, je te suivrai dans quelque instants,

Puis appelant sur sa lèvre un sourire, il leva sa coupe d'or ciselé en l'honneur de la belle reine de Saba. Berthe de Sauves lui fit raison.

Auprès de Blanche, il y avait un siège vide, parce que Blanche était entrée seule dans le palais, et que toutes ses compagnes avaient un cavalier. En ce moment même, où Graville portait la santé de la reine de Saba, une femme, qui avait le costume des épouses de Salomon, vint prendre la place vide et s'asseoir auprès de Blanche. Cette femme était masquée; un voile épais recouvrait en outre sa coiffure, et c'est à peine si l'on entrevoyait les belles boucles de ses cheveux.

— Pourquoi n'est-ce pas la vraie reine qui répond à la santé du roi? murmura l'inconnue qui s'était penchée à l'oreille de Blanche.

Celle-ci trassaillit et la regarda.

— Quand même mon masque tomberait, dit l'inconnue, quand même mon voile se soulèverait de lui-même, tu n'en serais pas plus avancée, jeune fille, car tu n'as jamais vu mon visage.

Blanche écoutait la voix qui lui parlait ainsi, et ne songeait pas à s'offenser: il lui semblait que le son de cette voix réveillait en elle une émotion ou un souvenir.

Un instant elle eut une étrange idée, elle se demanda si ce fou de Jean le Blond n'avait point pris un costume féminin pour parvenir jusqu'à elle. Ces cheveux qui braillaient sous le voile étaient moelleux et doux comme ceux du beau jeune homme.

— Pourquoi m'appellez-vous la reine? balbutia-t-elle.

— Parce que je te connais, jeune fille, répondit l'étrangère, et que je sais les secrets de ton cœur, mieux que ton cœur lui-même. Celle qui est là, sur le trône, devrait être à ta place, et tu devrais être à la sienne. Que ferait, à ton sens, messire Olivier, si on arrachait devant lui le masque de la reine et qu'on lui montrât, sous ce masque, le gentil minois de Berthe de Sauves?

— Femme, dit Blanche, qui voulut prendre un ton impérieux, vous n'oseriez, puisque vous savez qui je suis!

— Je sais qui tu es, jeune fille, répondit l'inconnue, d'une voix lente et ferme, mieux que tu ne le sais toi-même, et c'est pour cela que j'oserais.

Blanche garda le silence.

Le festin s'animait; le choc des verres et le bruit confus des gais propos couvraient déjà la musique. On s'amusait très-bien; on s'amusait mieux, je pense, que si la fête eût été suivant le programme. On s'amusait si bien qu'à un instant donné, le sage roi Salomon put quitter son trône sans que personne y trouvât à redire.

Le roi Salomon traversa la salle suivi de Tarchino, et sortit du palais après avoir jeté sur ses épaules un ample manteau de couleur sombre.

À la porte une demi-douzaine d'hommes armés attendaient, sur un signe de Tarchino, ces hommes firent escorte à son maître et à lui.

Dans la salle du festin, Thibaut de Ferrières disait à ceux qui l'entouraient:

— Mes compagnons, tout est convenu entre messire Olivier et moi. Nous avons carte Blanche... quand le moment va venir, agissons vaillamment, et la récompense sera honnête, je vous le jure!

— Pourquoi madame la régente manque-t-elle à la fête? lui fut-il demandé.

Thibaut répondit sans hésiter:

— C'est pour nous laisser le champ libre. La sœur du roi aurait été obligée de défendre le roi.

— Jeune fille, disait en ce moment l'étrangère qui était assise auprès de Blanche d'Armagnac, je sais que vous l'aimez. Moi, je l'aime autant que vous, et je l'aimais avant vous.

Les regards de Blanche semblaient vouloir percer l'étoffe du masque : quelque chose lui disait que cette femme était belle ; cette femme lui faisait peur, et pourtant elle ne pouvait point la haïr.

— Vous l'aimiez, répondit-elle, avant moi ? Et lui ?

À l'accent de l'inconnue, on eût deviné qu'elle souriait.

— Il n'a jamais cessé de m'aimer, répondit-elle.

Blanche courba la tête.

— Mais ne parlons pas de lui, jeune fille, reprit l'étrangère, et parlons de toi. Je t'ai dit que je te connaissais mieux que tu ne te connais toi-même. N'est-ce pas, jeune fille, que tu as dans l'esprit plus d'un rêve ? N'est-ce pas qu'il y a, autour de toi et au-dessus de toi, un mystère que tu voudrais sonder au prix des meilleures années de ta vie ?

Blanche l'écoutait effrayée.

— N'est-ce pas ? poursuivit l'étrangère en contenant sa voix qui vibrait sous le masque, n'est-ce pas que ce nom d'Armagnac est bien pesant à porter ?... soit qu'on le porte par droit de naissance, soit qu'on l'ait ramassé, ce nom, parmi les dépouilles d'un homme assassiné ?

Blanche ne s'était jamais exprimé à elle-même d'une façon si précise le secret de son trouble et de ses tristesses, mais tout ce que l'inconnue venait de dire, Blanche l'avait tant de fois ressenti !

Ce dilemme terrible, qui enserrait son existence, on lui donnait un corps, en quelque sorte, et on le dressait brutalement devant elle.

Ce nom qu'elle portait, c'était en effet le nom d'un homme assassiné. S'il était bien à elle ce nom, si l'homme assassiné était son père, pourquoi rester sous le toit de l'assassin ? Et si ce nom n'était pas à elle, pourquoi continuer de le porter ?

— Femme, dit-elle avec une tristesse qu'elle n'essaya point de cacher, j'ignore qui t'a montré le fond de mon cœur, j'ignore qui tu es, si tu m'aimes ou si tu me détestes. Ma naissance, qui est un mystère pour moi, peux-tu me la découvrir au prix de tout ce que je possède ?

— Je puis te la découvrir, répondit l'inconnue, et je ne veux rien de ce que tu possèdes.

Blanche se prit à trembler, car elle pensa : C'est lui qu'elle veut ! Elle ne veut rien que lui !

— Demain, reprit la femme inconnue qui se leva, je serai dans l'église Notre-Dame à la tombée de la nuit. Je t'attendrai au côté gauche de la nef, devant la grille du chœur. Viendras-tu ?

— J'irai, femme, répondit Blanche d'Armagnac, mais montre moi ton visage, je te prie, afin que je puisse te reconnaître.

Sa voix s'altérait en parlant ainsi, tant elle avait désir de voir, et tant elle avait frayeur de trouver trop de beauté sous le masque de l'inconnue.

Celle-ci tourna le dos aux convives et leva son loup d'un geste rapide ; l'âme de Blanche passa dans ses yeux, elle regarda avidement et un cri étouffé s'échappa de sa poitrine.

L'inconnue venait de découvrir un visage pâle, éclairé par un sourire plein de tristesse, mais d'une beauté si noble et si fière

que Blanche en fut éblouie. Elle appuya ses mains contre son cœur.

— Ah ! murmura-t-elle avec angoisse, il doit vous aimer, il vous aime !

Le sourire de l'inconnue prit une nuance de doux intérêt. Nous disons intérêt, car cette femme qui s'était introduite, en fraude peut-être, et qui s'entortillait avec l'héritière la plus puissante qui fût au royaume de France, avait l'air ici d'une princesse auprès d'une pauvre fille timide et dépaysée.

Je ne sais comment les rôles s'étaient intervertis si aisément et si vite ; mais il est certain que Blanche d'Armagnac n'avait jamais senti un pareil respect dominer son cœur en présence de la régente elle-même.

L'inconnue lui prit la main et lui dit :

— N'oubliez ni le lieu ni l'heure !

Blanche voulut répondre, et sa voix découragée mourut entre ses lèvres.

Le sourire de l'inconnue devint plus doux et plus beau. Au moment où les convives repus quittaient leurs places en tumulte, elle se pencha et ses lèvres effleurèrent le front de Blanche.

— Je ne suis pas votre rivale, enfant, murmura-t-elle.

— Et qu'êtes-vous donc ? prononça Blanche avec effort.

— Je l'aimais avant vous, dit l'inconnue, après vous, si vous l'oubliez, je l'aimerai encore : je suis sa mère.

Un élan de joie immense fit bondir le cœur de la jeune fille, elle voulut attirer jusqu'à ses lèvres la main de l'inconnue pour la couvrir de baisers, mais l'inconnue se dégagea d'un brusque mouvement, murmura « à demain » et disparut dans la foule des convives.

(A CONTINUER.)

Commencé le 2 Janv. 1880. — (No. 1.)

A NOS LECTEURS

Nous prions nos lecteurs de ne pas trop s'impatienter si le FEUILLETON retardait à paraître la semaine prochaine. L'achat d'un nouveau matériel ainsi que le déménagement pourrait, malgré notre bonne volonté, causer ce retard.

Il ne nous reste plus maintenant qu'un très-petit nombre de copies du *Feuilleton Illustré* depuis sa naissance ; à l'avenir nous ne pourrions fournir la file qu'aux personnes qui prendront un abonnement. Nous engageons nos amis à se presser.

Toute personne peut s'abonner directement à notre bureau, en envoyant son nom et son adresse avec le montant de sa souscription.

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

ABONNEMENT—Un an.....	\$1.00
“ Six mois.....	0.50
“ Trois mois.....	0.25
“ Le numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois. Nous donnerons 20 par cent par chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Aussitôt après réception du nom, de l'adresse et du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : FEUILLETON ILLUSTRÉ, Boîte No. 1936.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES

63, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL